

non sa piété, fait de riches largesses à cette enceinte qui n'a jamais entendu sortir de sa bouche ni un vœu saint, ni une parole pieuse. Pendant que les chants sacrés montent plus bruyants vers le ciel, voyez cette joue livide, cette expression immobile d'orgueil et de désespoir! Saint François! écartez-le de l'autel, ou la colère divine va se manifester sur nous par quelque signe redoutable. Si jamais l'esprit de ténèbres a revêtu la forme humaine, c'est celle-là qu'il a dû prendre : par l'espoir que j'ai de voir mes péchés pardonnés, un tel aspect ne tient ni de la terre ni du ciel ! »

Les cœurs tendres sacrifient volontiers à l'amour, mais ils ne lui sont jamais entièrement acquis : ils sont trop timides pour partager tous ses périls, trop doux pour attendre ou braver le désespoir. Les cœurs énergiques peuvent seuls ressentir ces blessures que le temps ne guérit jamais. Le métal brut sorti de la mine doit brûler avant que sa surface devienne brillante ; mais plongé dans la fournaise embrasée, il devient malléable et fusible, — sans cesser d'être ce qu'il était ; vous pouvez alors lui donner toutes les formes qu'il vous plaira, et en faire à volonté un instrument de défense ou de mort : cuirasse, il vous protégera au moment du péril ; épée, il fera couler le sang de votre ennemi ; mais s'il prend la forme d'un poignard, que ceux qui en aiguissent la pointe prennent garde ! Ainsi, le feu de la passion et les séductions de la femme modifient et façonnent le cœur fort ; ils lui donnent sa forme et sa destination. Tel ils l'ont fait, tel il demeure ; mais on ne le ploie pas, on le brise.

.....

Lorsqu'à la douleur succède la solitude, la cessation de la souffrance est un faible soulagement ; le cœur vide accueillerait avec reconnaissance une peine qui diminuerait son isolement. Ce que nul ne partage avec nous nous est insupportable ; le bonheur lui-même nous serait douloureux à porter seuls. Le cœur ainsi abandonné à lui-même finit par chercher un refuge — dans la haine. C'est comme si les

morts pouvaient sentir le ver glacé se glisser autour d'eux, et frissonnaient au contact des reptiles qui les rongent pendant leur sommeil destructeur, sans pouvoir écarter les froids convives qui se nourrissent de leur argile ; c'est comme si l'oiseau du désert, qui se déchire le sein avec son bec et fait couler son sang pour apaiser la faim de ses petits, et ne regrette point la vie qu'il leur transmet, un jour, après avoir entr'ouvert son sein maternel, trouvait son nid dévasté et sa jeune famille disparue. Les tortures les plus aiguës qu'on puisse endurer sont un ravissement ineffable comparées à ce vide affreux, à ce désert absolu de l'âme, à cet ennui d'un cœur inoccupé. Qui voudrait être condamné à contempler un ciel sans nuage ni soleil ? Mille fois plutôt le mugissement de la tempête que de ne plus braver le courroux des vagues, — que de se voir jeté, après la guerre des éléments, naufragé solitaire, sur le rivage de la fortune, et au sein d'un calme lugubre, dans une baie silencieuse, de se voir lentement dépérir loin de tous les regards. Mieux vaut une mort prompte qu'une longue agonie.

.....

« Mon père ! tes jours se sont écoulés en paix, en priant et en comptant les grains de ton rosaire ; absoudre les péchés des autres en restant toi-même pur de crime ou de souci, sauf ces maux passagers que tous doivent supporter, ce fut là ton partage, de tes jeunes ans jusqu'à tes vieux jours ; et tu bénis le ciel d'avoir échappé à la rage de ces passions farouches et indomptables que te révèlent les pénitents qui déposent leurs péchés et leurs afflictions dans ton cœur pur et compatissant. Moi, j'ai peu vécu, mais j'ai connu beaucoup de joie et plus encore de douleur ; toutefois, dans une vie d'amour et d'agitation, j'ai échappé à l'ennui ; aujourd'hui ligué avec des amis, demain entouré d'ennemis, j'ai dédaigné la langueur du repos. Maintenant qu'il ne me reste plus rien à aimer ni à haïr, que l'espérance ni l'orgueil ne peuvent plus m'émouvoir, j'aimerais mieux être l'insecte le plus hideux qui rampe sur les murs d'un cachot que d'être condamné à passer dans la contemplation

une vie monotone et uniforme. Il est vrai qu'il y a au-dedans de moi un besoin secret de repos, — mais je ne voudrais pas sentir que c'est le repos. Ce vœu sera bientôt accompli ; bientôt je dormirai sans plus songer à ce que j'ai été et à ce que je voudrais être encore, quelque coupable que mes actes puissent te paraître. Ma mémoire n'est plus que le tombeau de joies mortes depuis longtemps ; tout mon espoir est de mourir comme elles ; mieux eût valu pour moi finir quand elles ont fini que de traîner une vie de souffrances. Mon âme n'a point reculé devant les cuisantes angoisses d'une douleur sans fin ; elle n'a point cherché le trépas volontaire de plus d'un insensé ancien et moderne. Pourtant je n'ai pas craint d'affronter la mort, et il m'eût été doux de la rencontrer sur le champ de bataille, si j'avais cherché le danger en esclave de la gloire et non de l'amour. Je l'ai bravé, mais non en vue d'un vain honneur ; je me ris des lauriers gagnés ou perdus ; que d'autres cherchent à les obtenir en combattant pour la gloire ou pour celui qui les paye ; mais placez de nouveau devant moi un but digne d'être atteint, la femme que j'aime, l'homme que je hais, et, pour sauver l'une ou tuer l'autre, je m'élancerai sur les pas du Destin à travers le fer et la flamme. Tu peux m'en croire, celui qui te parle ne ferait que ce qu'il a déjà fait. Qu'est-ce que la mort ? L'audacieux la brave, le faible la subit, le malheureux l'implore. Que la vie retourne donc à celui qui nous l'a donnée ; je n'ai pas baissé les yeux devant le péril quand j'étais puissant et heureux, — pourquoi maintenant ?

« Je l'aimais, frère ! je l'adorais ; — mais ce sont là des mots dont chacun peut faire usage. — Moi, j'ai prouvé mon amour plus par des actes que par des paroles ; il y a du sang sur ce glaive : c'est une tache que son acier ne perdra jamais. Ce sang fut versé pour celle qui était morte pour moi ; il échauffait le cœur d'un être abhorré ; mais calme ce mouvement d'horreur, — ne fléchis pas le genou et ne mets pas cette action au nombre de mes crimes. Tu m'en absoudras, j'en ai l'assurance, car cet homme était un ennemi de

la croyance. Le seul nom de Nazaréen irritait sa colère musulmane. Ingrat et insensé qu'il était ! sans les épées habilement maniées par des mains robustes, sans ces blessures infligées par des Galiléens, le moyen le plus sûr d'aller au ciel des Turcs, ses houris attendraient encore longtemps après lui à la porte du Prophète. Je l'aimais ; — l'amour se fraie un chemin là où des loups craindraient de passer, et il serait bien malheureux qu'osant beaucoup il ne trouvât pas sa récompense. — Peu importe comment, où et pourquoi ; qu'il te suffise de savoir que je ne soupirai pas en vain. Pourtant il m'est arrivé de désirer en vain et avec des remords qu'elle n'eût jamais connu un second amour. Elle mourut : — je n'ose te dire comment ; mais regarde, — cela est écrit sur mon front ; là tu peux lire la malédiction et le crime de Caïn tracés en caractères que le temps n'a point effacés. Cependant ne te hâte pas de me condamner : sa mort n'est pas mon ouvrage, bien que j'en aie été la cause. Néanmoins il ne fit que ce que j'aurais fait si elle eût été infidèle à un autre que lui. Elle le trahit, il l'immola. Elle m'aimait, je le fis tomber sous mes coups. Quelque mérité que pût être son sort, elle m'était fidèle en le trahissant ; elle me donna son cœur, la seule chose que la tyrannie ne puisse soumettre ; et moi, hélas ! venu trop tard pour la sauver, — je donnai tout ce que je pouvais donner alors : je donnai, c'était toujours une consolation, je donnai — un tombeau à notre ennemi. Sa mort, à lui, ne pèse pas sur mon cœur ; mais sa mort à elle, m'a fait l'objet d'horreur que tu vois en moi. Son arrêt était irrévocablement porté ; — il le savait, — averti d'avance par la voix du sévère Tahir, à l'oreille duquel avait résonné la détonation prophétique<sup>39</sup> pendant que sa troupe se mettait en marche pour le lieu où elle a succombé. Et puis il est mort dans la chaleur du combat ; c'est une mort douce et sans longue agonie ; un cri vers Mahomet pour appeler à son aide, une prière à Allah, et ce fut tout. Il m'avait reconnu au milieu de la lutte et avait marché sur moi. Je le contemplai étendu par terre et j'épiaï son dernier souffle. Quoique percé de part en part comme le tigre par

l'acier du chasseur, il ne ressentit pas la moitié de ce que j'éprouve maintenant. Je cherchai, mais en vain, sur son visage, les convulsions d'une âme blessée; tous ses traits exprimaient la rage; aucun le remords. Oh! que n'eût pas donné ma vengeance pour reconnaître les traces du désespoir sur sa face mourante! pour y voir un tardif repentir, alors qu'il n'est plus au pouvoir de la pénitence de dépouiller la tombe d'une seule de ses terreurs, qu'elle ne peut plus rien ni pour nous consoler, ni pour nous sauver!

.....  
 « Le sang est froid chez ceux qui habitent un froid climat; c'est à peine si leur amour mérite ce nom; mais le mien ressemblait à la lave brûlante qui bouillonne au sein de l'Etna. Je ne sais pas parler la langue des amants, encenser la beauté et bénir ses chaînes. Si l'altération subite des traits du visage, des veines brûlantes, des lèvres convulsives mais qui ne savent pas se plaindre; si un cœur toujours prêt à éclater, un cerveau en démence; si des actes hardis, un fer vengeur; si tout ce que j'ai éprouvé, tout ce que j'éprouve encore, si tout cela est un indice d'amour, cet amour c'était le mien, et plus d'un signe amer l'a dévoilé. Je ne savais pas soupirer ou me plaindre, je ne savais qu'obtenir ou mourir; je meurs, — mais j'ai possédé ce que j'aimais, et, quoi qu'il arrive, j'ai connu le bonheur. Accuserai-je la destinée que je me suis faite? Non; — dépouillé de tout, mais conservant encore mon courage, n'était la pensée de Leila immolée, qu'on me donne le plaisir avec la peine, et je consens à vivre et à aimer encore. Je m'afflige, ô mon guide sacré, non sur celui qui meurt, mais sur celle qui est morte: elle dort sous la vague agitée. — Ah! si elle avait seulement une tombe terrestre, ce cœur brisé, cette tête palpitante, iraient partager sa couche étroite! C'était un ange de vie et de lumière. Dès que je la vis elle devint une portion de ma vie, et partout où se tournaient mes yeux, c'était elle que je voyais toujours, brillante étoile du matin levée sur ma mémoire.

« Oui, l'amour est une lumière qui vient du ciel, une étin-

celle de ce feu immortel que nous partageons avec les anges, et qui nous fut donnée par Allah pour détacher nos désirs de la terre. La piété nous élève vers le ciel, mais dans l'amour c'est le ciel lui-même qui descend en nous, sentiment émané de la Divinité même pour épurer nos cœurs de toute pensée grossière, rayon de celui qui a tout créé, auréole qui resplendit autour de l'âme. J'accorde que *mon* amour n'était pas parfait, qu'il n'était que ce que les hommes appellent à tort de ce nom; regarde-le comme un crime si tu veux, mais dis, oh! dis que le *sien* n'était pas coupable! Elle était la lumière fidèle de ma vie; maintenant qu'elle est éteinte, quel rayon luira dans mes ténèbres? Oh! que ne brille-t-elle encore pour me conduire, fût-ce même à la mort ou aux malheurs les plus cruels! Qu'on ne s'étonne pas si ceux qui ont perdu le bonheur dans le présent et l'espérance dans l'avenir ne peuvent plus lutter paisiblement contre la douleur; si dans leur démence ils accusent leur destinée, et commettent dans leur frénésie ces actes terribles qui ne font qu'ajouter le crime à la souffrance. Hélas! ce cœur qui saigne intérieurement n'a plus rien à redouter des coups extérieurs: déchu de tout ce qu'il a connu de joie, qu'importe dans quel abîme il tombe? Maintenant, ô vieillard! ma conduite te paraît aussi cruelle que celle du farouche vautour; je lis sur ton front l'horreur que je t'inspire, et c'est encore un châtement que j'étais destiné à subir! Il est bien vrai que, pareil à l'oiseau de proie, le sang a marqué mon passage; mais c'est sur la colombe que je prends exemple lorsque je meurs — sans avoir connu un second amour. C'est une leçon que l'homme a encore à apprendre, et que lui donnent des êtres objets de ses dédains. L'oiseau qui chante sur la bruyère, le cygne qui nage sur le lac, prennent une compagne et n'en changent jamais. Que l'homme volage qui se rit des cœurs fidèles aille exhaler ses railleries parmi les insensés qui lui ressemblent; je ne porte point envie à ses joies multipliées; je fais moins de cas de ce cœur faible et lâche que de ce cygne solitaire, et je le mets bien au-dessous de la vierge crédule qu'il a trompée. Cette honte du moins ne fut jamais mon par-

tage. — Leila ! chacune de mes pensées était à toi ! En toi étaient mes vertus, mes crimes, ma félicité, mes douleurs, mes espérances là-haut, — mon tout ici-bas. La terre ne possède rien de semblable à toi ; ou si cet être existe, c'est inutilement pour moi : pour tout au monde, je ne voudrais pas regarder une femme qui te ressemblerait et qui ne serait pas toi. Les crimes mêmes qui ont souillé ma jeunesse, — ce lit de mort, — attestent que je dis vrai ! Il est trop tard : — tu fus, tu es encore le rêve délirant de mon cœur !

« Et elle périt, — et moi je continuai à vivre, mais non plus du souffle de la vie humaine : un serpent entourait mon cœur de ses replis, et dardait la haine dans toutes mes pensées. Le temps ne marchait pas pour moi ; tous les lieux étaient abhorrés ; je me détournais avec effroi de la face de la nature, où tout ce qui m'avait autrefois charmé portait la sombre teinte de mon âme. Tu sais le reste, tu connais tous mes crimes et la moitié de mes tourments. Mais ne me parle plus de pénitence ; tu vois que je ne tarderai pas à quitter ce séjour : et quand même je pourrais ajouter foi à tes pieux discours, ce qui est fait peux-tu le défaire ? Ne m'accuse pas de manquer pour toi de reconnaissance ; mais, crois-moi, cette douleur n'est pas de celles qu'un prêtre peut soulager. Devine en secret l'état de mon âme ; mais parle-moi d'autant moins que tu me plaindras plus. Quand tu pourras faire revivre ma Leila, alors j'implorerai ton pardon ; alors je plaiderai ma cause à ce tribunal élevé dont l'indulgence s'achète par des messes. Essaie de calmer la lionne solitaire à qui le chasseur a dérobé ses lionceaux dans sa tanière, mais ne cherche pas à adoucir — ou plutôt à railler mes infortunes !

« Aux jours de ma jeunesse, dans ces heures paisibles où le cœur se plaît à s'unir à un autre cœur, aux lieux où fleurissent les bosquets de ma vallée natale, j'avais, — ah ! l'ai-je encore ? — j'avais un ami ! je te charge de lui transmettre ce gage de notre jeune affection ; je désire qu'il apprenne ma mort : quoique des âmes comme la mienne n'accordent que des pensées rapides à l'amitié absente, mon nom flétri lui est cher encore. Chose étrange ! il m'a prédit ma destinée,

et moi je souriais, — je pouvais sourire alors, — quand, la prudence empruntant sa voix, il me donnait des conseils que j'écoutais à peine ; mais maintenant ses paroles me reviennent en mémoire. Dis-lui — que ses prédictions se sont accomplies, et il tressaillera en apprenant cette nouvelle, et il regrettera d'avoir été si bon prophète. Dis-lui que si, au milieu des amertumes d'une vie agitée, j'ai perdu le souvenir des jours fortunés de notre jeunesse, cependant, au sein de la souffrance, et sur mon lit de mort, ma voix défaillante eût essayé de bénir sa mémoire ; mais le ciel se détournerait indigné si le crime voulait prier pour l'innocence. Je ne lui demande pas de m'épargner le blâme ; son âme est trop indulgente pour blesser mon nom ; et puis, que m'importe la renommée que je laisse après moi ? Je ne lui demande point de ne pas me pleurer ; cette froide prière ressemblerait au dédain ; les pleurs mâles de l'amitié coulent noblement sur la tombe d'un frère ! Donne-lui cette bague qui fut autrefois à lui, et dis-lui — ce que tu vois ! un corps flétri, une âme en ruine, un débris du naufrage des passions, un parchemin effacé et crispé, une feuille d'automne errante, desséchée par le vent de la douleur !

.....

« Ne me dis pas que c'est une vision mensongère ; non, mon père, non, ce n'était pas un rêve. Hélas ! celui qui rêve doit commencer par dormir ; moi, j'étais éveillé, et j'aurais voulu pleurer ; mais je n'ai pas pu, car mon cerveau convulsif battait sous mon front brûlant comme il fait maintenant. Je ne demandais qu'une seule larme : c'eût été pour moi un don cher et précieux : je la demandais, je la demande encore. Le désespoir est plus fort que ma volonté ; tes oraisons sont inutiles : le désespoir est plus puissant que tes pieuses prières. Lors même que je pourrais obtenir le bonheur des élus, je n'en voudrais pas ; ce n'est pas le paradis qu'il me faut, mais le repos. Je te le dis, mon père, c'est alors que je l'ai vue ; oui, elle était redevenue vivante ; elle brillait dans son blanc *symar* <sup>40</sup>, comme à travers ce nuage gris et pâle brille l'étoile que je regarde maintenant ainsi que je la re-

gardais, elle qui la surpassait et la surpasse encore en beauté. Je ne vois plus qu'obscurément son étincelle vacillante; la nuit de demain sera plus sombre, et avant que les rayons de cette étoile reparassent, je serai cet objet sans vie que redoutent les vivants. Je m'égare, mon père! car mon âme s'envole vers le but final. Je l'ai vue, frère! Oubliant tous mes maux passés, je me suis levé, et, m'élançant de ma couche, je l'ai pressée sur mon cœur désolé; je la presse... — Et qu'est-ce que je presse donc? Ce n'est pas une forme qui ait vie, ce n'est pas un cœur qui réponde au battement du mien; et cependant, Leila! cette forme, c'est la tienne! Es-tu donc tellement changée, ô ma bien-aimée! que tu te montres à mes regards sans me permettre de te toucher? Que m'importe que tes charmes soient glacés, pourvu que je serre dans mes bras le seul objet qu'ils aient jamais désiré d'étreindre! Hélas! ils n'embrassent qu'une ombre, et retombent avec horreur sur mon cœur solitaire; et cependant elle est encore là! debout, silencieuse, ses mains suppliantes m'appellent! Voilà les tresses de sa chevelure, voilà ses yeux noirs et brillants! — Oh! je savais bien que ce n'était pas vrai! — je savais qu'elle ne pouvait mourir! Mais il est bien mort, lui! Je l'ai vu ensevelir dans la vallée où il a succombé. Il ne vient pas, lui, car il ne peut sortir de terre; pourquoi donc, toi, t'éveilles-tu? On m'avait dit que les vagues mugissantes avaient roulé sur les traits que je contemple, sur la beauté que j'adore; on m'avait dit... — C'était un mensonge infame! Je voudrais répéter ce récit, mais ma langue s'y refuse: s'il est vrai, et que tu quittes ta tombe liquide pour demander une sépulture plus paisible, oh! passe tes doigts humides sur mon front brûlant, et il ne brûlera plus, ou place-les sur mon cœur désespéré! Mais, réalité ou ombre, quoi que tu sois, de grâce, ne me quitte plus, ou emporte mon âme avec toi là où les mugissements des vagues et des vents ne puissent parvenir!

.....  
 « Tu sais maintenant mon nom et mon histoire. Confesseur! je t'ai confié mes douleurs; je te remercie de cette larme généreuse que tu répands et que mon œil terne n'eût

jamais pu verser. Qu'on m'enterre parmi les morts les plus humbles, et, sauf la croix plantée sur ma tombe, qu'aucune inscription, qu'aucun emblème n'attire l'attention de l'étranger et n'arrête les pas du pèlerin <sup>41</sup>. »

Il mourut — sans laisser trace de sa race et de son nom, si ce n'est ce que le religieux qui l'avait assisté à ses derniers moments n'avait pas le pouvoir de révéler. Cette histoire incomplète est tout ce que nous savons sur celle qu'il aimait, sur celui qu'il tua.

## NOTES.

<sup>1</sup> Un événement où Byron joua un rôle en personne lui donna la première idée de ce poème; mais, quant au fait d'avoir été lui-même l'amant de cette jeune esclave, rien de moins exact. La jeune fille dont Byron sauva les jours à Athènes était, d'après le témoignage de M. Hobhouse, la maîtresse de son domestique, Turc lui-même. Relativement aux détails fournis sur cette affaire par le marquis de Sligo, on peut consulter les *Mémoires de Thomas Moore*.

<sup>2</sup> *Le Giaour* fut publié au mois de mai 1813, et ne fit qu'augmenter la réputation de l'auteur, si glorieusement inaugurée par les deux premiers chants de *Childe-Harold*. On peut remarquer que, dans *le Giaour*, le premier des poèmes-romans de lord Byron, sa versification reflète une partie de son enthousiasme pour le *Christabel* de Coleridge. Walter Scott, dans *le Lai du dernier Ménestrel*, avait déjà adopté ce rythme irrégulier. Quant à la composition fragmentaire de l'ouvrage, l'idée en fut suggérée à lord Byron par le poème alors nouveau et en vogue de M. Rogers, *Christophe Colomb*. La prédilection de Byron pour l'Orient datait de plus loin que son voyage dans le Levant: il était familiarisé depuis longtemps avec l'histoire des Ottomans. « *Le Vieux Knolles*, disait-il à Missolonghi peu de temps avant sa mort, est un des livres qui m'ont procuré le plus de jouissances étant enfant. Je crois qu'il a beaucoup contribué à faire naître en moi le désir de visiter le Levant, et peut-être lui dois-je le coloris oriental qui est un des caractères de ma poésie. » Sur la marge du livre de M. d'Israeli, *Essai sur le caractère littéraire*, nous avons trouvé la note suivante: « J'avais dévoré avant l'âge de dix ans *Knolles, Cantemir, de Toti, lady Montagu*, la traduction de l'*Histoire des Turcs* de Mignot par Hawkins, *les Mille et Une Nuits*; en un mot, tous les voyages ou histoires qui parlaient de l'Orient. »

<sup>3</sup> Le tombeau que l'on aperçoit sur les rochers du promontoire est, dit-on, celui de Thémistocle. « Il y a, dit Cumberland dans son *Observateur*, quelques vers de Platon tracés sur ce tombeau, qui réunissent le pathétique et la simplicité la plus touchante. »

<sup>4</sup> *Les Amours du Rossignol et de la Rose* sont une fable persane bien connue. Si je ne me trompe, le *Bulbul des Mille Histoires* est un des noms du rossignol. Meshi, traduit par William Jones, lui prête le langage suivant :

« Viens, charmante jeune fille, et écoute les chants de ton poète.... Il te célèbre, ô Rose! lui Poïsean du printemps! L'amour le presse de chanter: l'amour sera obéi. Sois joyeuse: les fleurs du printemps ne se flétriront que trop rapidement. »

<sup>5</sup> La guitare est l'instrument favori des marins grecs. La nuit, lorsque le vent est calme, ils s'accompagnent en chantant et quelquefois en dansant.

<sup>6</sup> Je crois que peu de mes lecteurs ont eu l'occasion d'éprouver ce que j'ai cherché à décrire; mais ceux qui se sont trouvés dans ce cas ont probablement conservé un souvenir mélancolique de cette singulière beauté que conservent presque toujours les traits du visage plusieurs heures après que *l'esprit s'est retiré du corps de l'homme*. On a remarqué que, dans les cas de mort violente causée par une blessure d'arme à feu, l'expression est toujours celle de la langueur, quelle qu'ait été l'énergie du mort; mais, s'il a été frappé d'un coup de poignard, la physionomie conserve son expression terrible, et l'âme revit tout entière jusqu'au dernier moment. BYRON.

<sup>7</sup> Athènes est la propriété du *xistlar-aga* (l'esclave chargé de garder les femmes du sérail). C'est lui qui nomme le wayvode. Un marchand de femmes et un eunuque (les mots peuvent ne pas être polis, mais ils peignent les hommes) *gouvernent* à l'heure qu'il est le *gouverneur* d'Athènes. BYRON.

<sup>8</sup> *Tophatik*, mousquet. Le *Befram* est annoncé par un coup de canon aussitôt le coucher du soleil. Bientôt les mosquées s'illuminent, et toute la nuit on décharge des armes à feu de toute espèce *chargées à balle*.

<sup>9</sup> *Jerrid* ou *djerrid*, javelot turc à pointe émoussée que des cavaliers lancent avec une remarquable adresse.

<sup>10</sup> Le *simoun* du désert, mortel pour les caravanes, et auquel il est fait souvent allusion dans la poésie orientale.

<sup>11</sup> Le vert est la couleur favorite des prétendus descendants du prophète. Dans l'opinion de ces familles, la foi, qui est pour elles un héritage inaliénable, suffit pour remplacer les bonnes œuvres. Aussi sont-elles les plus méprisables parmi cette race inférieure.

<sup>12</sup> *Salam aleikoum, alckoum salam* (la paix soit avec vous, vivez en paix). C'est ainsi que se saluent les croyants. Au chrétien, l'on dit : *Urtarula!* (bon voyage!) ou : *Saban hiresem, saban serula* (bonjour, bonsoir); quelquefois : « Soyez toujours heureux. »

<sup>13</sup> Le papillon azuré de Cachemire est le plus beau et le plus rare des papillons.

<sup>14</sup> M. Dallas dit que lord Byron lui assura que la comparaison du scorpion lui vint dans un rêve. Elle forme le pendant de *la merveille psychologique* qui commence par ces vers harmonieux :

« Je vis un jour dans un rêve une jeune fille avec sa lyre : c'était une femme d'Abyssinie. »

M. Coleridge dit qu'il composa ces vers en faisant la sieste.

<sup>15</sup> D'aimables philosophes se sont occupés du suicide du scorpion, auquel il est fait allusion dans ce passage. Quelques-uns attribuent ce suicide à un mouvement convulsif; d'autres y veulent voir un acte de libre arbitre. Les scorpions sont assurément intéressés à la prompt solution de ce problème. Si l'on établit solidement que ce sont des Catons-insectes, il leur sera permis de vivre tant qu'ils voudront, et ils ne mourront plus martyrs d'une hypothèse.

<sup>16</sup> Au coucher du soleil, le canon annonce la fin du Rhamazan.

<sup>17</sup> *Phingari*, la lune.

<sup>18</sup> Le célèbre et fabuleux rubis du sultan Giamschid, qui embellit *Istakhar*. On lui donna les noms de *Schehgerag*, flambeau de la nuit, coupe du soleil. Dans la première édition, Giamschid était écrit de trois syllabes, d'après l'orthographe d'Herbelot; mais Richardson n'en fait que deux syllabes, et écrit *Jamshid*. J'ai laissé dans le texte l'orthographe de l'un et la prononciation de l'autre. BYRON.

Dans la première édition, Byron avait fait ce mot de trois syllabes, *Bright as the gem of Giamschid*; mais, sur ma remarque, et d'après l'autorité de Richardson, il corrigea : *Bright as the ruby of Giamschid*. En lisant cette correction, je lui écrivis que la comparaison des yeux de son héroïne avec un rubis pourrait faire croire qu'elle avait les yeux rouges, et qu'il aurait dû mettre : *Bright as the jewel of Giamschid*; ce qu'il fit dans une nouvelle édition. MOORE.

<sup>19</sup> *Al-Sirat* est un pont plus étroit que le fil d'une araignée affamée, plus tranchant que le fil d'une épée, et sur lequel les musulmans doivent passer pour entrer dans le paradis. Il n'y a point d'autre chemin; mais le pire est qu'au-dessous se trouve l'enfer, dans lequel roulent ceux qui n'ont point le pied marin, justifiant ainsi le *facilis descensus Avernus*, spectacle peu encourageant pour celui qui vient derrière. Il y a dessous un second pont plus étroit encore pour les juifs et les chrétiens.

<sup>20</sup> Les vierges du paradis sont appelées, à cause de leurs grands yeux noirs, *hur al oyun*. Un entretien avec elles constitue, selon les promesses de Mahomet, le suprême bonheur pour un croyant. Elles ne sont point faites d'argile, comme les autres femmes; mais, ornées de charmes impérissables, elles possèdent le céleste privilège d'une éternelle jeunesse.

<sup>21</sup> Opinion erronée. Le Coran alloue aux femmes vertueuses un tiers au moins du paradis; mais le plus grand nombre des musulmans, interprétant ce texte en sens contraire, excluent du ciel leurs moitiés. Ennemis des platoniciens, ils n'attribuent aucune faculté aux âmes de l'autre sexe, et prétendent qu'elles sont suffisamment remplacées par les houris.

<sup>22</sup> Comparaison orientale qui, quoique bien *locale*, pourra paraître *plus arabe qu'en Arabie*.

<sup>23</sup> L'hyacinthe, en arabe *sunbul*. Cette comparaison revient aussi fréquemment dans la poésie des Turcs que dans celle des anciens Grecs.

<sup>24</sup> Frangestan, — Circassie.

<sup>25</sup> *Bismillah!* (au nom de Dieu!) C'est le premier mot de tous les chapitres du Coran, excepté un. C'est aussi par là que les Turcs commencent toutes leurs prières et leurs remerciements.

<sup>26</sup> Ce phénomène n'est pas rare chez un Turc en fureur. En 1809, au milieu d'une audience diplomatique, les moustaches du capitain-pacha se hérissèrent d'indignation comme celles d'un tigre, au grand effroi des drogmans. On s'attendait à voir ces terribles moustaches changer de couleur; mais à la fin elles s'abaissèrent, sauvant ainsi la vie à plus de têtes qu'elles ne contenaient de poils.

<sup>27</sup> *Amaun*, quartier, pardon.

<sup>28</sup> *Le mauvais œil*, superstition établie dans tout le Levant, et qui produit les effets les plus bizarres sur les imaginations crédules.

<sup>29</sup> C'est le châle à fleurs que portent habituellement les personnes de marque.

<sup>30</sup> Ce beau passage parut pour la première fois dans la troisième édition. « Je vous envoie les épreuves, écrit lord Byron à M. Murray (10 août 1815). Je n'achèverai jamais cette infernale histoire. *Ecce signum*, — trente-trois vers de plus. Quel *bourdon* pour le malheureux prote, sans vous procurer beaucoup de profit! »

<sup>31</sup> *Le calpac* est la partie solide et le centre du turban; le châle est roulé autour.

<sup>32</sup> Un turban, une colonne et quelques vers décorent la tombe des Osmanlis, soit dans les cimetières, soit dans le désert. Vous rencontrez fréquemment de ces monuments dans les montagnes. C'est, le plus souvent, la dernière demeure d'une victime de l'insurrection, du pillage ou de la vengeance.

<sup>33</sup> *Allah hu!* C'est par ces mots que le muezzin, placé sur la plus haute galerie extérieure du minaret, termine son appel à la prière.

Valid, fils d'Abdalmalek, fut le premier qui éleva une tour ou minaret. Il le plaça sur la grande mosquée de Damas, avec un muezzin ou crieur pour annoncer l'heure de la prière. Cet usage a été universellement adopté après lui par les Orientaux. D'HERBELOT.

<sup>34</sup> Ces vers sont une imitation d'un chant de guerre turc : « Je vois, je vois une jeune fille du paradis; ses yeux sont noirs, elle fait flotter son voile, son voile vert, et crie : « Viens, embrasse-moi, car je t'aime. »

<sup>35</sup> *Monkir* et *Nekir* sont les inquisiteurs des morts. Le corps fait sous leurs yeux une sorte de noviciat, et goûte par avance les tourments de l'enfer. Si les réponses ne sont pas satisfaisantes, le malheureux est tiré en haut avec une faux, et replongé dans l'abîme par une massue de fer rouge. Il y a beaucoup d'épreuves semblables. L'office de ces anges n'est pas une sinécure : ils ne sont que deux, et le nombre des pécheurs l'emportant de beaucoup sur celui des orthodoxes, leurs mains sont toujours employées.

<sup>36</sup> *Eblis*. C'est le Satan des Orientaux.

D'Herbelot suppose que ce nom est un dérivé corrompu du mot grec

*Διαβολος*. C'est le nom que donnent les Arabes au chef des anges rebelles. D'après la mythologie arabe, Eblis aurait été déchu de son rang pour avoir refusé de respecter Adam, selon l'ordre de Dieu. Il alléguait, pour justifier son refus, qu'Adam était fait d'argile, tandis que lui-même était une substance éthérée.

<sup>37</sup> La croyance aux vampires est encore générale dans le Levant. Le bon Tournefort raconte une longue histoire citée par M. Southey, dans les notes de *Thalaba*, sous le titre de *Vroucolochas* (le mot romain est *Vardoulacha*). Je me rappelle avoir vu toute une famille effrayée par les cris d'un enfant, cris qu'on attribuait à la visite d'un vampire. Les Grecs ne prononcent jamais ces mots sans terreur. Je trouve que *Broukolakas* est un mot de l'ancien grec. On l'appliqua à Arsénus, qui, suivant les Grecs, fut possédé du démon après sa mort. Mais les modernes emploient le mot *Vardoulacha*.

<sup>38</sup> Cette seconde partie du poème, qui contient près de cinq cents vers, a été successivement ajoutée par lord Byron, soit pendant l'impression, soit dans les éditions postérieures.

<sup>39</sup> J'ai été témoin en personne d'un exemple de cette croyance à la *seconde vue* (car en Orient on ne connaît pas la seconde vue). Lors de mon troisième voyage au cap Colonna, vers 1811, comme nous passions dans un défilé entre Keratia et Colonna, j'observai que Dervish-Tahiri quittait le sentier, et appuyait sa tête sur sa main comme un homme qui est en peine. J'allai vers lui et lui demandai ce qu'il craignait. « Nous courons un danger, répondit-il. — Quel danger?... Nous ne sommes pas en Albanie, ni dans les défilés d'Ephèse, de Missolonghi et de Lépante; notre suite est nombreuse, bien armée, et les Choriates ne sont pas assez braves pour se faire voleurs. — Tout cela est vrai, Effendi; mais les balles me tintent dans l'oreille. — Mais on n'a pas tiré un seul coup de tophak ce matin... — J'entends le bruit, cependant, boum..., boum..., aussi distinctement que vos paroles. — Bah! Comme il vous plaira, Effendi: ce qui est écrit est écrit. » Je laissai ce fataliste à l'ouïe si exercée, et j'allai vers Basili, son compatriote chrétien, dont les oreilles nullement prophétiques ne pouvaient comprendre ce récit. Arrivés à Colonna, nous y restâmes quelques heures, et nous revînmes tranquillement, disant une foule de jeux de mots dans toutes les langues de l'univers : le romain, l'arnaute, le turc, l'italien, l'anglais, nous prêtèrent leurs meilleures plaisanteries pour accabler le pauvre musulman. Pendant que nous contempnions les beaux points de vue, Dervish était occupé à examiner les colonnes. Je crus qu'il était atteint de la monomanie des antiquaires, et lui demandai s'il était devenu *palco-castro*. « Non, dit-il; j'observe que ces colonnes seraient une excellente halte. » Et il ajouta d'autres réflexions qui prouvaient combien il croyait profondément à la seconde vue.

A notre retour à Athènes, j'appris de Léoné (prisonnier qui fut mis en liberté peu de temps après) que les Maïnotes avaient voulu nous attaquer. Pour m'en assurer, je le questionnai en détail, et il me décrivit avec une telle exactitude nos habillements, nos armes et nos chevaux, que

je ne doutai pas qu'il ne fût lui-même au nombre des Mainotes qui nous préparaient une rencontre peu agréable. Dervish fut reconnu prophète, et probablement les oreilles lui tintent plus que jamais, pour la plus grande satisfaction des Arnauts de Bérat et le salut des montagnes de sa patrie.

Je veux citer un second exemple qui peint ce peuple singulier. En mars 1811, un Arnaut, bel homme et très actif, vint se présenter à moi (c'était le cinquantième que je refusais). « Bien, Effendi, répondit-il. Puissiez-vous vivre longtemps ! Je vous aurais cependant été utile... Je quitterai demain la ville pour les montagnes ; je reviendrai au commencement de l'hiver... Peut-être alors me prendrez-vous. » Dervish, qui était présent, observa, comme une chose très naturelle, qu'il allait rejoindre les klephtes (les voleurs) ; ce qui était vrai. S'ils ne sont pas tués, ils reviennent avant l'hiver, et s'établissent dans quelque ville, où l'on ne songe point à les inquiéter, quoique leurs exploits soient bien connus.

<sup>40</sup> *Symar*, un linceul.

<sup>41</sup> L'événement qui forme le sujet de ce poème est très fréquent en Turquie. Il y a quelques années, la femme de Muchtar-Pacha se plaignit à Ali de la prétendue infidélité de son fils. Celui-ci demanda à connaître les coupables, et elle eut la barbarie de lui donner les noms de douze des plus jolies femmes de Janina. Elles furent aussitôt arrêtées, enfermées dans des sacs, et jetées à la mer la nuit suivante. Un des gardes qui étaient présents m'assura que pas une des victimes ne poussa un cri ni ne montra aucun symptôme de terreur en se voyant si subitement arrachée à tout ce que nous connaissons et tout ce que nous aimons. Le sort de Phrosine, la plus belle de ces malheureuses victimes, est le sujet de plusieurs chansons romaïques et arnauts. Quant à l'histoire qui forme le sujet de ce poème, elle est plus ancienne. Le héros était un jeune Vénitien aujourd'hui oublié. Je l'entendis raconter par hasard, dans un café du Levant, par un de ces conteurs qui abondent dans le pays, et chantent ou récitent leurs histoires. Les additions et les interpolations du traducteur se distinguent facilement par l'absence de couleurs orientales, et je regrette que ma mémoire n'ait pas conservé une plus grande partie du récit original. Quant aux notes, j'en suis redevable soit à Herbelot, soit à ce livre si oriental, et que M. Weber nomme si justement un roman sublime, *le Calife Vathek*.

Je ne sais à quelle source l'auteur de ce singulier ouvrage a puisé ses renseignements. Quelques-uns de ses épisodes peuvent se trouver dans la *Bibliothèque orientale* ; mais, pour la vérité des mœurs, la richesse des descriptions, la puissance d'imagination, il laisse bien loin toutes les imitations européennes, et offre tant de marques d'originalité, que ceux qui ont visité l'Orient se persuadent difficilement que ce n'est pas une traduction. Comme reproduction de l'Orient, *Rasselas* est bien inférieur, et *la Vallée heureuse* ne peut soutenir la comparaison avec *le Château d'Eblis*.

## LA FIANCÉE D'ABYDOS,

NOUVELLE TURQUE.

Si l'amour qui vint nous surprendre  
 Avait été moins aveugle ou moins tendre,  
 Si nous ne nous étions ni vus ni séparés,  
 Nos cœurs ne seraient pas à la douleur livrés.  
 BYRON.

AU TRÈS HONORABLE LORD HOLLAND.

CE POÈME EST DÉDIÉ AVEC TOUS LES SENTIMENTS D'ESTIME ET DE RESPECT,  
 par son reconnaissant, obligé et sincère ami,

BYRON.

### CHANT PREMIER.

I.

Connaissez-vous le pays où croissent le cyprès et le myrte, emblème des actions dont il est le théâtre, où la rage du vautour, la tendresse de la tourterelle, se fondent en douleur ou s'exaltent jusqu'au crime ? Connaissez-vous le pays du cèdre et de la vigne, où sont des fleurs toujours nouvelles, un ciel toujours brillant ; où les ailes légères du zéphyr, au milieu des jardins de roses, s'affaissent sous le poids des parfums ; où le citronnier et l'olivier portent des fruits si beaux ; où la voix du rossignol n'est jamais muette ; où les teintes de la terre et les nuances du ciel, quoique différentes, rivalisent en beauté ; où un pourpre plus foncé colore l'Océan ; où les vierges sont suaves comme les roses de leurs guirlandes ; où, excepté l'esprit de l'homme, tout est divin ? C'est le climat de l'Orient ; c'est la terre du Soleil. — Peut-il sourire aux actes de ses enfants ? Ah ! sombres comme les derniers adieux de l'amour sont les cœurs que recouvre leur poitrine et les histoires qu'ils racontent.